

1) *Décrivez l'atmosphère du récit suivant. Quel effet a-t-elle sur vous?*

Le cheval marchait gaiement. Angélo arriva au pas de Redortiers vers les neuf heures. De là, il pouvait plonger ses regards dans la vallée où il allait descendre. De ce côté, la montagne tombait en pentes raides. Au fond, il pouvait voir de maigres terres carrelées, traversées par un ruisseau sans doute sec parce que très blanc et une grand-route bordée de peupliers. Il était presque juste au-dessus, à quelque cinq à six cents mètres de haut de ce hameau que le garçon d'écurie avait appelé Les Omergues. Chose curieuse: les toits des maisons étaient couverts d'oiseaux. Il y avait même des troupes de corbeaux par terre, autour des seuils. A un moment donné, ces oiseaux s'envolèrent tous ensemble et vinrent flotter en s'élevant jusqu'à la hauteur de la passe où se trouvait Angélo. Il n'y avait pas que des corbeaux; mais également une foule de petits oiseaux à plumages éclatants: rouges, jaunes et même une grande abondance de turquins qu'Angélo reconnut pour être des mésanges. Le nuage d'oiseaux tourna en rond au-dessus du petit village puis retomba doucement sur ses toits.

A partir de la passe, le chemin était assez scabreux. Il finissait par arriver en bas dans des champs. Malgré l'heure relativement matinale, la terre était déjà recouverte d'une épaisse couche d'air brûlant et gras. Angélo retrouva les nausées et les étouffements de la veille. Il se demanda si l'odeur fade et légèrement sucrée qu'il respirait ici ne provenait pas de quelque plante qu'on cultivait dans ces parages. Mais il n'y avait rien que des centaurees et des chardons dans les petits champs pierreux. Le silence n'était troublé que par le grésillement de mille cris d'oiseaux; mais, en approchant des maisons, Angélo commença à entendre un concert très épais de braiments d'ânes, de hennissements de chevaux et de bêlements de moutons. «Il doit se passer quelque chose ici, se dit Angélo. Ceci n'est pas naturel. Toutes ces bêtes crient comme si on les égorgeait.» Il y avait aussi cette foule d'oiseaux qui, vue maintenant à hauteur d'homme, était assez effrayante, d'autant qu'ils ne s'envolaient pas; la plupart des gros corbeaux qui noircissaient le seuil de la maison dont s'approchait Angélo avaient simplement tourné la tête vers lui et le regardaient venir avec des mines étonnées. L'odeur sucrée était de plus en plus forte.

Angélo n'avait jamais eu l'occasion de se trouver sur un champ de bataille. Les morts des manœuvres de division étaient simplement désignés dans le rang et marqués d'une croix de craie sur le dolman. Il s'était dit souvent: «Quelle figure ferais-je à la guerre? J'ai le courage de charger, mais aurais-je le courage du fossoyeur? Il faut non seulement tuer mais savoir regarder froidement les morts. Sans quoi, l'on est ridicule. Et, si on est ridicule dans son métier, dans quoi sera-t-on élégant?

Il resta évidemment droit en selle quand son cheval fit brusquement de côté un saut de carpe en même temps qu'une grosse flaque de corbeaux s'envolant découvrit un corps en travers du chemin. Mais ses yeux s'ouvrirent démesurément dans son front et sa tête s'emplit soudain du paysage désolé dans l'effrayante lumière; des quelques maisons désertes qui bâillaient au soleil avec leurs portes par lesquelles entraient et sortaient librement les oiseaux. Le cheval tremblait entre ses jambes. C'était le cadavre d'une femme comme l'indiquaient les longs cheveux dénoués sur sa nuque.

«Saute à terre!» se dit Angélo plein d'eau glacée, mais il serrait le cheval dans ses jambes de toutes ses forces. Enfin, les oiseaux retombèrent sur le dos et dans la chevelure de la femme. Angelo sauta à terre et courut contre eux en agitant les bras. Les corbeaux le regardaient venir d'un air très étonné. Ils s'envolèrent si lourdement quand il fut si près d'eux qu'ils lui frappèrent les jambes, la poitrine et le visage de leurs ailes. Ils puaien le sirop fade. Le cheval, effrayé par le claquement d'ailes, et même fouetté, d'un corbeau ivre qui donna de la tête dans ses flancs, s'écarta et s'enfuit au galop d'esquive à travers champs en faisant voler les étriers. «Me voilà frais», se dit Angélo; en même temps il regardait à ses pieds le visage atroce de la femme qui mordait la terre près de la pointe de ses bottes.

(chapitre II, p. 46 – 48, Gallimard)

2) *Angélo revoie la femme, Pauline de Théus, qu'il a rencontrée dans une maison quand il se cachait sur les toits de Manosque. Malgré son visage sale et une apparence un peu effrayante elle lui a offert du thé avec générosité. Dans l'extrait suivant, ils se parlent devant les barricades construites à cause du choléra pour empêcher les gens de déménager. Ils décident de fuir ensemble. Comment pouvez-vous caractériser cette héroïne?*

Parmi ces femmes huppées qui n'étaient pas poudrées depuis la veille et commençaient à se regarder la pointe des souliers, Angélo remarqua une jupe verte, courte et ronde sur des bottes qu'une cravache battait. La main qui tenait cette cravache n'était certainement pas matée. Tout cela appartenait à un petit feutre Luis XI jaune soufre et à une nuque très blanche. C'était une jeune femme qui tourna résolument le dos aux colloques et marcha vers un cheval attaché à un arbre. Angélo vit un petit visage en fer de lance encadré de lourds cheveux noirs.

«Je la connais, se dit-il tout de suite. Mais d'où?»

Il n'avait sûrement jamais rencontré et oublié une femme de ce genre. Elle s'occupait des sangles d'une selle d'homme qui avait des étriers très courts et elle souleva une fente qui fit luire le nacre de gros pistolets d'arçon.

«Ma tête a couper! Se dit-il. C'est la jeune femme qui m'a si courageusement fait du thé dans cette maison qui avait un grenier si extraordinaire.»

Il s'approcha et dit:

- Puis je vous aider, madame?

Elle le regarda d'un air dur.

- Paiment d'un service rendu, ajouta-t-il sèchement.

- Quel service?

- Deux bols de thé.

- Bols? dit-elle.

- Oui, dit-il, de très grand bols, des bols à café au lait. Et je crois que si vous aviez eu une soupière sous la main, vous m'auriez servi le thé dans une soupière.

En ce moment-là, Angélo maudissait sa veste de paysan, mais il était assez content de son air froid qu'il imaginait très anglais. On ne sait pourquoi Angélo avait une très grande confiance dans l'air anglais. La jeune femme semblait plutôt touchée par quelque chose de comique.

- Ah! dit-elle. J'y suis! Le gentilhomme!

(chapitre X, p. 300 – 301, Gallimard)

3) *Angélo et Pauline sont presque au bout de leur voyage. Quelle relation s'est établie entre eux? D'après les trois extraits, comment caractérisiez-vous Angélo?*

La jeune femme marchait de façon fort allègre et, autant qu'Angélo, s'extasiait à chaque instant sur la pureté du ciel, la beauté des massifs montagneux couleur de camélia, perdus dans la brume matinale vers lesquels ils se dirigeaient.

Ils retrouvèrent des corbeaux peureux, croisèrent un piéton qui revenait à Saint-Martin en portant un sac de pains. La solitude était joyeuse.

Même après plusieurs lieues, toute trace de vie humaine ayant disparu, et en train de traverser une petite forêt de pins sylvestres très rabougris, la lumière, l'air, les parfums de la terre continuèrent à maintenir les deux voyageurs en allégresse. Pour la première fois ils goûtaient au plaisir du voyage.

- Nous allons bientôt arriver, dit la jeune femme.

- Il me faudra, dit Angélo, encore au moins deux jours avant d'être de l'autre côté de ces montagnes qui ont une si belle couleur.

- Vous resterez bien deux jours de plus à Théus. Il faut que je vous remercie de votre aide et vous ne m'avez jamais vue en robe longue, sauf ce soir de Mnosque où j'avais fait la toilette pour toute autre chose que vous.

- Je resterai le temps d'acheter un cheval, dit Angélo et n'y voyez pas un manque de courtoisie ou de l'indifférence pour ce que vous devez être en robe longue quand vous la dédiez à quelqu'un. Mais je ne suis pas seul en cause. Il faut vraiment que je combatte pour la liberté.

L'allégresse se communiquait à sa vieille passion et il parla de sacrifier sa vie au bonheur de l'humanité.

- C'est une noble chose, dit-elle.

Il eut assez d'esprit pour regarder si elle y mettait de l'ironie. Elle était sérieuse, même un peu trop. (...)

Ils firent halte à midi dans la solitude ensoleillée. Ils préparèrent du thé et se reposèrent environ une heure. Ils étaient assis sur un tertre d'aiguilles souples et tièdes devant le spectacle miraculeux du plateau baigné de lumière que les vaporeuses montagnes semblaient contenir comme une liqueur d'or au fond d'un bol bleu.

(chapitre XIV, p. 488 – 489, Gallimard)